



Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Société suisse d'histoire
Società svizzera di storia
Societad svizra d'istorgia

SCHWEIZERISCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE

REVUE SUISSE
D'HISTOIRE

RIVISTA STORICA
SVIZZERA

SCHWABE VERLAG

Vol. 76/2
2026

renden Münzsorten überschaubar gewesen. Chiarelli zweifelt jedoch nicht daran, dass die Einführung einer Einheitswährung von den schweizerischen Kaufleuten und Industriellen dennoch stark favorisiert wurde, und spricht sich damit gegen die These von Patrick Halbeisen und Magrit Müller aus, die in diesen Milieus in den 1840er-Jahren ein abnehmendes Interesse an der Währungsfrage konstatieren, weil sich der Zahlungsverkehr dank dem Zufluss von deutschen Münzen, der Verbreitung von Banknoten und der Existenz einer gemeinsamen Münzeinheit (Batz) vereinfacht habe.

Des Weiteren verwirft Chiarelli die populäre These, dass die Schweiz durch die Einführung des Frankens zu einer Provinz Frankreichs abgesunken sei. Es gebe keinen Hinweis darauf, dass die französischen Behörden zwischen 1850 und 1865 entsprechend dieser Vorstellung dachten oder handelten. Paris habe zum Beispiel keinerlei Vorzugsbehandlung bei der Verrechnung der Prägungskosten gewährt. Man solle eher wie die Zeitgenossen von einem Satellit Frankreichs sprechen, aber dieser Status sei keine Schweizer Eigenheit gewesen. Auch Belgien, das den Franc 1832 kurz nach der Unabhängigkeit eingeführt habe, wurde von den Zeitgenossen als Satellit Frankreichs bezeichnet. Dies mache auch durchaus Sinn, da die kleinen europäischen Staaten in der Regel immer den monetären Anker eines grossen Handelspartners gesucht hätten.

Der Hauptteil des Buches ist chronologisch aufgebaut. Der erste Teil beschreibt den Zeitraum vom Bundesvertrag (1815) bis zum Sonderbundskrieg (1847). Der zweite Teil konzentriert sich auf die Periode von der Bundesstaatsgründung bis zur Umsetzung des 1850 verabschiedeten Münzgesetzes. Der letzte Teil schildert die ersten fünfzehn Jahre des Schweizer Frankens bis zum Anschluss an die Lateinische Münzunion (1865). Die drei Teile sind jeweils sehr breit angelegt. Chiarelli beschreibt jeweils nicht nur die schweizerischen Auseinandersetzungen zwischen den Spezialisten und den wichtigsten Vertretern der dominierenden Branchen, sondern auch das gesamte monetäre und handelspolitische Umfeld.

Insgesamt zeugt das Buch von einer höchst beeindruckenden Forschungsleistung. Es braucht kein besonderes prognostisches Talent, um vorauszusagen, dass sich die Dissertation von Jan Chiarelli dank des konsequent angewandten politökonomischen Ansatzes, der internationalen Einbettung der schweizerischen Geldgeschichte und der Auswertung einer enormen Menge von Quellen als Standardwerk etablieren wird. Besondere Freude bereitet die offene Auseinandersetzung mit den Thesen der Forschung. Chiarelli stellt sich den Debatten, wägt sorgfältig ab und begründet seine Auffassungen. Man muss nicht immer derselben Meinung sein, aber die transparente Art, wie er seine Argumente entwickelt, ist höchst anregend.

Tobias Straumann, Zürich

Rudolf Jaun, **Wille, un général contesté et admiré**, traduit de l'allemand par Laurent Auberson, Gollion: Infolio, 2024, 65 pages.

Biographie d'Ulrich Wille, Rudolf Jaun signe un petit volume retraçant la vie et l'œuvre de celui qui fut général lors de la Première Guerre mondiale. La vie de Wille, né en 1848 et décédé en 1925, s'étend des révolutions libérales – auxquelles son père participa – à la contre-révolution réactionnaire, de laquelle il fut l'un des principaux acteurs en Suisse. Au-delà de son œuvre en tant qu'instructeur militaire et intellectuel engagé, fervent défenseur d'une disciplinarisation des citoyens par l'armée, c'est son commandement de l'armée suisse, d'août 1914 à décembre 1918, qui lui vaut l'intérêt des historien-ne-s et d'un public intéressé par la chose martiale. C'est à ce dernier lectorat que

l'ouvrage de Jaun s'adresse, bien que le texte, qui oscille entre vulgarisation des travaux de Jaun et présentation par les textes de la pensée de Wille, est parfois lourd et marqué de répétitions. La traduction, parfois laborieuse, ne facilite pas la lecture, bien qu'il faille reconnaître la difficulté de transcrire en français la prose rigide, d'inspiration prussienne et imbuée d'importance, du futur général.

L'ouvrage a le mérite d'une certaine clarté en ce qui concerne la pensée de Wille, à laquelle la seconde partie du livre est consacrée. Fils d'écrivain et brillant étudiant en droit, Wille comprend tôt l'importance de la parole publique pour sa propre carrière autant que pour la réalisation de son agenda politique. Il n'hésite pas, alors jeune officier de trente-deux ans, à acquérir une revue militaire spécialisée (*Zeitschrift für Artillerie und Genie*) pour faire connaître ses opinions sur l'instruction militaire ou sur ses collègues, approche qu'il poursuit en tant que rédacteur en chef du *Journal militaire suisse* (*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*) de 1901 à 1914. Selon Jaun, «le positionnement du propos de Wille est celui d'un officier instructeur qui se donne un rôle d'expert» (p. 34). En outre, si sa pensée est caractérisée par certains principes relativement constants, il ne «s'est jamais tenu à un programme défini: ses écrits étaient des réactions instantanées, qu'il rédigeait lorsqu'il estimait nécessaire de faire paraître des commentaires ou éprouvait le besoin d'exposer et de diffuser ses principes.» (p. 33) Pour Wille, l'armée doit servir à discipliner le peuple: fasciné par ce qu'il croit être la raison de la victoire prussienne sur la France en 1871, Wille considère que l'«aptitude à la guerre, l'éducation du soldat, la discipline, l'autorité et la subordination» (p. 42) doivent être imposées avec rigueur aux miliciens helvétiques. Le drill, répétition à l'absurde d'exercices sous le commandement d'un officier, sert ainsi à transformer les citoyens en soldats, à leur inculquer la virilité (définie comme la capacité à endurer ainsi qu'à exercer la «contrainte», p. 52) ainsi qu'une obéissance instantanée (définie d'après l'«attention concentrée» inculquée aux chevaux par le dressage, p. 53). Au cœur de l'édifice intellectuel de Wille se trouve une vision fantasmée de la guerre, censée purifier la société de sa décadence. Outre cet utile résumé, l'intérêt de la présentation de Jaun est de souligner à quel point la pensée de Wille s'affranchit de l'observation et de l'étude de son objet: ignorant tout, ou presque, des réalités du champ de bataille et de leur évolution après 1914, Wille «passera totalement à côté de l'évolution qui a mené à la guerre industrialisée, machinique, et à la guerre économique» et «ignorerait en conséquence l'essentiel de l'évolution des méthodes de combat.» (p. 22) Son projet apparaît dès lors comme purement idéologique, sans utilité pour le commandement d'une armée moderne. Que ce projet trouve une actualité nouvelle en 1941 sous la forme d'une publication de ses *Œuvres complètes* par le haut officier Edgar Schumacher montre à quel point les idées de Wille infusent au sein de l'armée helvétique, et ce tout au long du 20^e siècle.

L'ouvrage permet d'exposer et de délimiter le portrait intellectuel de Wille ainsi que d'esquisser son influence sur l'armée helvétique. La partie biographique et celle dédiée à son commandement durant la Première Guerre mondiale sont en revanche plus superficielles et tiennent moins compte des résultats de la recherche récente.

Ulrich Wille est bien né, de parents allemands, et il se marie mieux encore, puisqu'il se lie avec «Konstanze Maria Clara von Bismarck, fille d'un général wurtembergeois.» (p. 11) Il accomplit ses études à Zurich, Halle, Leipzig et Heidelberg, d'où il revient titulaire d'un doctorat en droit. Jaun note l'intensité de ses liens avec l'Allemagne, bien plus profonds et intenses que la seule origine familiale, mais aussi sa fascination pour le militarisme prussien. Il soigne ses liens avec l'empereur allemand Guillaume II, notam-

ment à l'occasion de sa visite en Suisse de 1912. Néanmoins, il faut lire entre les lignes pour comprendre la portée de cet alignement intellectuel, culturel et social envers l'Allemagne durant la Première Guerre mondiale. Wille considère, selon Jaun, que «l'armée suisse [devra] rejoindre une coalition» en cas d'agression et défendre le territoire jusqu'à ce que vienne «l'aide de l'ennemi de l'ennemi» (p. 42).

Si Ulrich Wille est le général de la Première Guerre mondiale, il est aussi celui de la Grève générale. Ici, Jaun ne tient pas compte des travaux ultérieurs à ceux de Willi Gautschi (*Der Landesstreik 1918*) publiés en 1968. En lisant Jaun, on apprend que «dès le début de l'année 1917, la détérioration des conditions d'existence donne lieu à des actions de protestation de la gauche radicale, qui risquent de dégénérer en émeutes violentes.» (p. 25) Puisque l'auteur fait l'économie d'exemples, il est difficile de savoir quelles sont les «actions» auxquelles il fait référence, ni qui estime la hauteur des risques en question. S'agit-il des manifestations sur les marchés contre l'augmentation du coût de la vie? Du pillage spontané d'une cargaison de pommes de terre à Bienne en juillet 1918? De la grève des employés de banque de septembre? Autant d'actions auxquelles la «gauche radicale» n'est pas associée, ou seulement par après. De même, Jaun nous explique que «on lui [à Wille] reprochera d'avoir intentionnellement provoqué la grève générale», «or les faits disent tout le contraire.» (p. 30) Difficile, à nouveau, de savoir qui est ce «on» et de quels «faits» il s'agit. Pense-t-il au chantage de Wille, relevé par Gautschi, qui pousse les autorités zurichoises à réclamer une occupation préventive de la ville? Au caractère volontairement provocateur de l'occupation de Zurich, où la cavalerie chère à Wille défile dans les quartiers populaires? Le portrait que dresse Jaun révisé la responsabilité du commandement militaire dans la confrontation sociale et n'évoque pas les civils abattus – conséquence de la culture autoritaire qu'insuffle Wille. À ce titre, il faut souligner que l'auteur passe sous silence la catastrophe sanitaire qui marque l'année 1918: la Grippe espagnole entraîne le décès de 1800 soldats et de recrues, soit la moitié des pertes de l'armée suisse durant l'ensemble de la Première Guerre mondiale. La catastrophe est telle que le général, afin d'éviter d'en porter la responsabilité, entre dans un bras de fer avec les autorités fédérales lors duquel il dépose sa démission écrite. Le peu de cas que Wille fait du service sanitaire et du médecin en chef de l'armée – qui, par ailleurs, le déclare sénile et inapte au commandement – explique en partie l'ampleur de la catastrophe. Qu'il n'ait pas à assumer la responsabilité du désastre de la première vague de juillet 1918 explique qu'il puisse, alors que l'armée suisse est pratiquement démobilisée en octobre pour éviter de nouveaux décès inutiles, convoquer à nouveau 100'000 soldats au plus fort de la seconde vague de l'épidémie. Ici aussi, Gautschi nota déjà en 1968 que Wille était pleinement conscient du danger encouru par les jeunes soldats. Des milliers d'hommes rentreront malades au foyer, tandis que des centaines resteront alités dans des hôpitaux de secours improvisés, pour certains au-delà de la fin du mandat du général le 11 décembre 1918.

Le titre *Wille, un général contesté et admiré* souligne d'emblée l'approche adoptée par Jaun, qui dresse un portrait entre ombres et lumières. Le résultat ressemble plus à une réhabilitation de la figure du général Ulrich Wille. Si Jaun critique le caractère suranné de la philosophie militaire de Wille, il ne fait pas de même quant à son rôle aux commandes de l'armée suisse. Sous Wille, l'armée suisse aurait certainement reproduit les erreurs des pays belligérants et sacrifié une génération de jeunes hommes. Si cela appartient à l'histoire contrefactuelle, il ne fait en revanche aucun doute que le commandement de Wille fut désastreux pour la cohésion sociale et politique du pays, et qu'il porte un très

haut degré de responsabilité pour la moitié des décès soufferts par l'armée suisse durant la guerre.

Séveric Yersin, Florence

David Gugerli, **Wo ist Adolf? Das Papierleben eines Migranten und Kriegsgefangenen im Ersten Weltkrieg**, Zürich: Chronos, 2026, 242 Seiten, 77 Abbildungen.

Wer sich von diesem Buch einen vertieften Einblick in die Lebenswelt des titelerwähnten Adolfs erhofft, wird enttäuscht. Wie David Gugerli bereits auf den ersten Seiten seines Werkes festhält, besteht sein Ziel darin, das «Papierleben» des «Migranten und Kriegsgefangenen» Adolf Borgas (1886–1972) zu rekonstruieren, also von dem, was er als «administrativ-organisatorische und kommunikative Wirklichkeit» (S. 8) bezeichnet. Borgas, ein deutscher Staatsangehöriger, verbrachte den Grossteil seines Lebens vor 1915 im schweizerischen Rheinfelden, arbeitete als gewöhnlicher Bankangestellter, bevor er – wohl unfreiwillig – zum «Migranten» wurde.

Das chronologisch strukturierte Buch beginnt nach zwei kurzen Einleitungskapiteln (S. 7–14 und S. 15–25) mit Borgas' Kriegsdienst im deutschen Reserveinfanterieregiment 250 an der Ostfront des Ersten Weltkriegs (S. 27–48). Dieser Abschnitt seines Lebens war nur von kurzer Dauer, da er bereits am 1. Oktober 1915 in russische Kriegsgefangenschaft geriet. Es folgen Kapitel zu seiner Gefangenschaft in Sibirien (S. 49–92) sowie zu den zwei Jahren nach Kriegsende, in denen die chaotischen Bemühungen diverser Organisationen und Nationen um die Repatriierung der Kriegsgefangenen im Zentrum stehen (S. 93–135). Anschliessend widmet sich Gugerli in zwei weiteren Kapiteln den logistischen Aspekten der Rückführung, der Passage selbst sowie Borgas' Leben in den rund zwei Jahrzehnten nach seiner Rückkehr nach Europa (S. 137–162 und S. 163–216). Hier stehen insbesondere seine Versuche im Vordergrund, erneut in der Schweiz Fuss zu fassen, und damit verbunden auch seine Einbürgerungsverfahren. Ein Epilog beleuchtet schliesslich Borgas' Leben während des Zweiten Weltkriegs bis zu seinem Tod (S. 217–224).

Gugerlis Studie basiert auf einer beeindruckend breiten Quellenbasis, die vom Gemeindearchiv Amriswil bis hin zum Staatsarchiv der Russländischen Föderation reicht. Der von Borgas hinterlassene «Papertrail» basiert auf Einwohnerverzeichnissen, Kriegsstammrollen, Rechnungen, Formularen, Anträgen, Ausweisen, Protokollen und Berichten – jedoch nicht auf persönlichen Briefen oder Tagebüchern. Es ist eindrücklich, welche administrativen Spuren ein ursprünglich einfacher Bankangestellter und späterer Verwaltungsangestellter einer Thurgauer Gemeinde hinterliess. Die zahlreichen Abbildungen, darunter auch farbig gedruckte Archivquellen, ermöglichen es den Lesenden, ein anschauliches Bild eines solchen «Papierlebens» zu gewinnen. Wo Quellen zu Borgas selbst fehlen, versucht Gugerli, diese Lücken durch Vergleichsmaterial – etwa Material zu Mitgefangenen – zu schliessen.

Die Tiefe der Kapitel und die Kontextualisierung von Borgas' Lebensstationen fallen uneinheitlich aus. Dies ist wohl der Quellenlage geschuldet, da Borgas nicht zu allen Lebensabschnitten gleich dichte Spuren in den Archiven hinterlassen hat und Gugerli daher auf Ersatzquellen unterschiedlicher Aussagekraft und Qualität zurückgreifen musste. So wäre im Kapitel zu Borgas' Kriegsdienst eine stärkere Einbettung in das Gesamtgeschehen des Krieges, insbesondere der Ostfront, wünschenswert gewesen. Verweise auf einschlägi-